

Trente ans après *L'Orientalisme* : Docteur Edouard, Monsieur Saïd et « la double expulsion »

Review of Middle East Studies (1) (ex MESA Bulletin) Summer 2009 p 11-17 . Communication à la MESA 2008 (Plenary Session *Celebrating the Thirtieth Anniversary of Orientalism : critiques and new insights*) Washington DC 24 novembre 2009 (version française)

Résumé : Saïd est l'un de ceux qui a déconstruit le plus rationnellement et explicité le plus efficacement les ressorts idéologiques et les mécanismes de l'idéologie de la domination coloniale d'abord, de l'occupation israélienne de la Palestine ensuite. Si, après la victoire du *Hamas* palestinien aux élections parlementaires de janvier 2006, le soutien occidental aux représentants palestiniens élus s'est spectaculairement réduit, cela n'est pourtant pas totalement étranger au fait que, pas plus que ses homologues intellectuels « nationalistes arabes laïques », Edward Saïd n'a voulu participer à la normalisation intellectuelle de ses challengers islamistes. En tant qu'élite (palestinienne ou arabe) dominée, il a produit le meilleur des dispositifs analytiques de la domination politique. En tant qu'élite dominante, l'auteur de « *Out of place* » n'a pas toujours écrit ou milité « à contre courant »¹ : il est demeuré dans le rang de l'immense majorité des intellectuels de son époque face à une génération islamiste qui remettait en cause l'hégémonie de la famille politique à laquelle il s'identifiait le plus intuitivement.

Abstract : It is on the most "primordial" terrain of the current Palestinian reality – that of the period of 2006 through 2009 – that Said's work may leave space for debate. If, within the horizon of Western public opinion, and over and beyond the circles of purely Arab/Muslim solidarity, the cause of the Palestinians has enjoyed some measure of support, both retroactively to 1948 and 1967, and currently through the various intifadas and other desperate uprisings (however defective or inadequate that support has been), part of this must be attributed to Said's acuity of analysis, and to the theoretical weaponry he has provided in abundance to all who wish to support the rights of the Palestinians.

However, if since the victory of Hamas in the Palestinian legislative elections in January 2006, even such lukewarm western support has declined at a breathtaking angle; if European and American public opinion, even in the left-leaning sectors, have found it so wrenching

¹ Le titre français de son autobiographie est « A contre courant »

to come out clearly in support of the legally elected Palestinian government; if the players in the landscape of the Arab states have been crawling forward at snail's pace to offer their support or even their recognition to the victors at the polls; if the Israeli apparatus for the criminalization of the Palestinian resistance has been able to regain the peak performance it had formerly reached only during the first armed actions of the PLO, and thus successfully to get the "International Community" to endorse a long series of pernicious manoeuvres in order to weaken or replace the aforesaid government; all this is perhaps not entirely unrelated to the fact that Edward Said was no more able or willing than any of his other "secular Arab" counterparts, to rationally construct or to intellectually frame the rise of his fledgling "Islamist" challengers/successors, and consequently to deprive them of space for political empowerment.

As a member of the dominated Palestinian or Arab elite, Dr. Edward thus achieved an optimum position, succeeding in displacing the frontiers of our understanding. Mr. Said, however, the author of *Out of Place: A Memoir*, did not ever succeed in going all the way toward writing fully "against the grain".¹ He rather seems to have remained somewhat prosaically within the phalanx of the majority of intellectuals of his day, who closed their ranks facing those who might set at risk their political hegemony.

Si ma contribution au bilan demandé aux participants à ce panel sur l'apport de E. Saïd (dans *L'Orientalisme*) devait être construite en proportion de l'admiration laissée chez le lecteur que j'ai été, nuances et remarques critiques ne trouveraient sans doute de place que reléguées dans une discrète note de bas de page. Un tel bilan serait spontanément consacré à exprimer dette et admiration et à énumérer toutes les raisons qui ont fait de Saïd le pionnier que, trente ans après, il reste aux yeux du plus grand nombre. Une page devrait être consacrée à démonter les accusations d'« Occidentalisme », que je ne parviens pas à faire miennes, qu'elles viennent du camp conduit par Bernard Lewis (qui l'a accusé sans trop de nuance d'avoir « pollué le mot *orientalisme* »²), ou d'autres collègues, arabes³ ou européens, qui lui ont également reproché d'avoir cédé, en construisant son objet « Occident », au travers essentialisant qu'il avait dénoncé avec tant de justesse chez les orientalistes.

² Cf. notamment Moustapha Bayoumi and Andrew Rubin, *The Edward Said reader*, Vintage books, New York, 2000, 472 p.

³ Cf. par exemple Sadik Jalal al-Azm, *Ces interdits qui nous hantent Islam, censure, orientalisme* Editions Parenthèses// MMSH/ Ifpo (série Savoirs et savants). Textes traduits de l'arabe par Jalel al Gharbi, de l'anglais par Jean-Pierre Dahdah et révisés par Franck Mermier et Candice Raymond, Marseille, 2008.

Pour rester sur le registre de l'hommage, je suggérerais donc seulement que l'ultime élégance d'Edward Saïd est peut-être bien celle de ... n'avoir pas tout dit, laissant ainsi quelques pages blanches pour l'encre de ses successeurs, si modestes soient-ils. Celle d'entre elles que je veux – très brièvement et sans doute de ce fait, bien trop allusivement⁴- soumettre ici au débat, m'apparaît comme la seule limite structurelle de l'œuvre de Saïd : c'est celle de son silence quasi absolu sur la fracture entre « laïques » et « islamistes » malgré l'impact de cette fracture sur la relation entre intellectuels « musulmans » et « occidentaux » d'une part, et, de façon plus large (et plus réductrice encore) entre « monde musulman » et « Occident » d'autre part. Certains, dont je fais partie, regretteront ce désengagement tacite ; d'autres, sans doute, s'en féliciteront avec passion – prouvant à quel point le débat auquel ces pages entendent contribuer est loin d'être clos.

En guise d'introduction

Pour l'apprenti « orientaliste » français qui commençait à entrapercevoir, grâce à une longue immersion (1973-1980) dans « l'Algérie de Boumediene », l'arrière-cour de la présence française en Algérie et les arcanes de la problématique de l'orientalisme qui lui est consubstantielle, la clairvoyance manifestée par E. Saïd dans *L'orientalisme* est venue avant tout conforter des intuitions et donner sens et cohérence à des impressions alors peu construites et encore éparses. Elle est venue étayer d'autres lectures qui démontaient, depuis d'autres recoins de la scène coloniale, la part idéologique essentielle de la domination coloniale et néo-coloniale. Non plus seulement la violence explicite des expressions militaires, politiques ou économiques de l'épisode colonial, mais bien le grand théâtre d'ombres et de lumières des représentations de l'autre. Pour celui qui en découvrait tardivement la teneur, la lecture de *L'Orientalisme* a généré paradoxalement une sorte de regret frustré et jaloux : Edward Saïd avait réussi à exprimer avec tant de force, illustré avec tant de précision et de richesse, déconstruit avec tant de finesse ce qu'une partie de notre génération d'« orientalistes » en herbe n'avait encore su qu'entre apercevoir sans jamais parvenir à l'exprimer, et encore moins à le démontrer, avec tant de talent. Pour le « coopérant français » rentrant d'Algérie, Saïd n'avait pas seulement répondu à de nombreuses questions laissées sans réponse. Il avait surtout su formuler ces questions, c'est-à-dire construire les problématiques qui permettaient de les énoncer. Il confirmait en quelque sorte que, en matière de domination, la mitraille des canons a un impact moins

⁴ L'assise de mes remarques est explicitée notamment dans *L'islamisme en face*, La Découverte, 2007 et *L'Islamisme à l'heure d'Al-Qaïda*, La Découverte, 2005

décisif que les réglementations des législateurs, lorsque, prenant le relais des militaires, ils brisent par la dépossession foncière l'assise économique des survivants; et que ce travail de démantèlement du lien socio-économique des vaincus laissait en Algérie encore beaucoup d'espace d'action aux auteurs des politiques éducatives, linguistiques et culturelles de «déculturation» qu'allaient ensuite subir les sous-citoyens des empires coloniaux. Il donnait une sorte de caution théorique aux témoignages d'autres intellectuels tels que Fanon bien sûr ou Malek Bennabi. Dès le milieu des années cinquante, Bennabi⁵ avait su, en effet, magistralement déconstruire la violence des méthodes du pouvoir colonial français⁶. Dénonçant la manipulation des mécanismes de la représentation, parlementaire ou associative, des «Algériens musulmans», il avait donné, en la rapportant à son essence non dite, une représentation particulièrement éclairante de la volonté coloniale de domination culturelle: «Ôte ta conscience de là que j'y mette la mienne!».

Dr. Saïd et Mister Edward : E. Saïd et « la double expulsion »

C'est sur le terrain de la plus « ancienne » certes mais surtout de la plus récente actualité palestinienne, celle des années 2006 à 2009, que l'œuvre de Saïd peut peut-être ouvrir aujourd'hui un espace au débat. Si, dans les opinions publiques occidentales, en dehors du cercle des solidarités arabe et/ou musulmane, les Palestiniens de 1948 comme ceux de 1967 ou des intifadas et autres résistances désespérées qui ont suivi, ont joui de quelque soutien, si insuffisant ait-il pu être, ce soutien doit beaucoup à la rigueur analytique de Saïd et aux armes théoriques qu'il a données à tous ceux qui voulaient soutenir les droits des Palestiniens : il est bien l'un de ceux qui ont déconstruit le plus rationnellement et explicité le plus fonctionnellement les ressorts idéologiques et les mécanismes de l'idéologie de la domination coloniale d'abord, de l'occupation israélienne ensuite. Il a su démonter les mécanismes, dévoiler les coulisses obscures et autres recoins, renverser les perspectives, nommer et décrire les petits trucs ou les grosses ficelles qu'emploient ceux qui, du bon côté du rapport de domination, savent, pour s'y maintenir, produire de la légitimité historique, se cachant ici sous le couvert de la pacification et là sous celui de la « modernisation ». Pourtant, si depuis la victoire du Hamas palestinien aux élections parlementaires de janvier 2006, ce soutien

⁵ *Mémoires d'un témoin du siècle. L'enfant. L'étudiant. L'écrivain. Carnets*. Présentation et notes de Nour-Eddine Boukrouh, Alger, Samar, 2006

⁶ et, significativement, de l'un de ses collaborateurs les plus empressés, le grand orientaliste français Louis Massignon, que Bennabi dénonce comme collaborateur des services d'actions psychologiques de l'armée et identifie comme son pire ennemi personnel.

occidental, même relatif, s'est spectaculairement réduit, si les opinions publiques européenne et américaine, notamment de gauche, tout comme les acteurs étatiques arabes d'ailleurs, ont éprouvé une telle difficulté à soutenir ou seulement reconnaître un gouvernement palestinien aussi légalement élu, et si enfin la capacité israélienne de criminalisation de la résistance palestinienne a pu regagner les sommets qu'elle avait atteints lors des premières actions armées de l'OLP et faire adopter par « la communauté internationale » une longue série de manœuvres pernicieuses pour l'affaiblir ou le remplacer, cela n'est peut-être pas étranger au fait que, pas plus que ses homologues « arabes laïques », Saïd n'a su ou voulu « construire » intellectuellement, rationnellement, la gestation de la génération de ses challengers/successeurs « islamistes ».

Si l'existence de cette génération politique islamiste - dans les pays où il a passé son enfance comme dans celui où il est né - continue à creuser aujourd'hui cette fracture pernicieuse entre « L'Orient » et « L'Occident » (que Saïd a paradoxalement tant fait pour combler) et si elle alimente le principal et le plus profond des réservoirs de « justifications » données aux plus contre-productives des politiques des Etats-Unis d'Amérique et des Etats Européens, cela participe peut-être bien du fait que E. Saïd n'a pas été plus disert, dans la totalité de son œuvre, sur cette question essentielle. Pas plus que les autres membres de la génération des « nationalistes arabes laïques », Saïd n'a contribué en effet à éclairer l'opinion occidentale sur la profondeur de l'ancrage social des courants islamistes, leur plasticité, l'importance de leurs dynamiques internes et, dès lors, à accepter les raisons pour lesquelles ils font ou ils vont inéluctablement faire partie des scènes politiques légitimes.

En tant qu'élite (palestinienne ou arabe) dominée, Edward Saïd a bel et bien produit le meilleur des dispositifs analytiques et réussi à déplacer les lignes de compréhension. En tant qu'élite (arabe) dominante, l'auteur de « *Out of place* » n'a pas toujours écrit ou milité « à contre courant » ⁷. Il semble plus banalement être demeuré dans le rang de l'immense majorité des intellectuels de son époque face à ceux qui risquaient de remettre en cause l'hégémonie de la famille politique à laquelle ils s'identifiaient le plus intuitivement.

Dans cet « *Out of place : a memoir* », Saïd livre certaines des clefs intimes de cette difficulté, banale, à surmonter lui-même l'obstacle de l'essentialisation de l'« autre » et les pièges de l'altérité.

Sans surprise, la présence des Frères musulmans y est brièvement évoquée, sans trop de nuance, comme le mal qui inquiète son

⁷ Le titre français de son autobiographie est « A contre courant »

milieu familial. Mais c'est la métaphore qu'il emploie à la fin de sa vie pour décrire plus globalement la perception du phénomène islamiste, fut-il personnifié par une femme, directrice d'école de surcroît, qui est révélatrice de son incapacité à combler le fossé avec cette génération. Accusé d'avoir, au sein de l'entreprise de son père, contrevenu à la réglementation du commerce extérieur, Saïd avait dû quitter l'Egypte au début du règne nassériste. Lorsqu'il y revient pour la première fois, en 1989, l'un de ses premiers pèlerinages le conduit dans la banlieue cairote de Maadi, devant l'école britannique dont il avait été expulsé par le colonisateur. Ce vendredi, l'école est fermée mais Saïd obtient du gardien qu'il le laisse brièvement entrer. Au cours de sa visite survient toutefois la directrice qui le prie fermement de quitter les lieux. Il se trouve qu'elle porte « *une robe et un voile islamiques* » : « *Le très britannique Eton d'Egypte était devenu une sorte de sanctuaire islamique privilégié* », analyse Saïd « *duquel, trente huit ans plus tard, j'étais à nouveau chassé* » (p. 314). L'occupation britannique de sa terre d'enfance n'a pris fin que pour laisser place à quelque chose qui y ressemble, une autre occupation, « islamique » celle-là. Comme Palestinien dominé, Saïd a certes produit le plus brillant et le plus convaincant travail de déconstruction des mécanismes de la domination dont il avait souffert. Comme membre de l'intelligentsia arabe laïque, il n'a néanmoins pas fait beaucoup mieux que la plupart de ses collègues -sinon pour accepter au moins pour rationaliser intellectuellement- l'existence d'une génération politique qu'il percevait manifestement comme mettant en cause sa propre hégémonie intellectuelle et politique.

Saïd n'avait pas été le premier à me convaincre de l'efficacité des sciences sociales pour maîtriser les ressorts de la domination coloniale. Sociologue débutant, étudiant et enseignant en Algérie, ce sont les enquêtes de Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayyad sur l'Algérie rurale des années 1960's qui m'avaient convaincu de la supériorité des sciences sociales sur l'approche journalistique. Ce sont eux qui m'avaient offert ce mélange lumineux de lecture attentive et empathique d'une société prise dans le tourbillon de la domination et d'une théorisation éclairante. Au milieu des années 1990, il se trouve que j'ai eu l'occasion d'observer comment Pierre Bourdieu, depuis une posture d'outsider certes différente de celle de Saïd mais sur le même terrain intellectuel et traitant des questions-mêmes qu'avait traitées Saïd, en vint à changer spectaculairement de point de vue vis à vis de la génération de l'Islam politique. A la fin de l'année 1994, au cœur de la sanglante guerre civile algérienne, alors que les généraux algériens organisaient avec un professionnalisme achevé l'une des plus terrifiantes manipulations de la violence « islamique », je ressentis une profonde déception à l'égard de ce Bourdieu algérien qui

m'avait tant apporté et qui pourtant n'élevait aucunement la voix pour se démarquer du piètre discours unilatéral dominant, qui peinait à dépasser l'horizon d'une identique « invasion islamique » de l'Algérie que Saïd lui-même cautionnait ou se refusait à critiquer. Il semblait accepter la vision d'une « invasion » ou d'une « occupation » de sa Kabylie familière, cette province de l'Algérie qu'il connaissait le mieux. La déception était si intense que – une fois n'est pas coutume – je décidais d'écrire une missive à quelqu'un que je n'avais jamais eu le privilège de côtoyer. En y joignant quelques tribunes de presse où j'avais argumenté ma posture, je conclusais ainsi ma brève démarche : « *Je ne puis accepter que, sur cette crise algérienne, l'auteur du Déracinement ait dit son dernier mot* ». Trois longues semaines d'attente impatiente plus tard, une réponse arriva : « *Cher Monsieur, Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous répondre. J'ai lu les papiers que vous m'avez envoyés avec intérêt et profit. Je vous ai par hasard entendu à la télévision et j'ai pu vérifier que j'avais une vision de la situation algérienne très proche de la vôtre. Peut-être serais-je amené à l'exprimer un de ces prochains jours. En vous remerciant encore, je vous adresse mes salutations les plus amicales* ». De fait, un mois plus tard, dans une interview donnée à *Télérama*⁸, suivant une direction jalonnée 15 ans plus tôt par Michel Foucault⁹, Bourdieu fait – en reconnaissant la représentativité des courants de l'Islam politique – un pas que Saïd n'allait jamais accepter de faire. Sans donner de soutien spécifique au Front islamique de Salut, il reconnaissait sa légitimité ; il acceptait la présence d'une composante majeure du paysage politique arabe là où Saïd ne voulait voir que les acteurs d'une « invasion » et qu'il décrivait avec le seul vocabulaire de la caricature et de la stigmatisation.

Cette page écrite par Bourdieu, Saïd ne l'a jamais écrite. Pourtant, tout particulièrement dans « Culture et impérialisme », Saïd nous a donné tous les outils méthodologiques pour le faire. Dès lors, pour ses admirateurs, l'une des meilleures façons de manifester le respect qu'il mérite serait peut-être, d'écrire, très vite, cette page manquante.

FB, Washington, Aix-en-Provence, Damas, mars 2009

⁸ « *La question algérienne me paraît en effet prioritaire. Non seulement en termes éthiques, mais aussi en termes politiques. (...) La guerre civile algérienne peut, d'un jour à l'autre, se transporter en France, avec ses meurtres, ses attentats dont les responsables ne seront pas tous et pas toujours ceux que désigneront les journalistes. C'est pourquoi il faut soutenir par tous les moyens les accords de Rome, entre les partis démocratiques et les représentants (que je crois vraiment représentatifs) du FIS* ». *Télérama*, n°2353 - 15 février 1995.

⁹ « *La question de l'Islam comme force politique est une question essentielle pour notre époque et pour plusieurs années à venir. La première condition pour en traiter avec un minimum d'intelligence, c'est de ne pas commencer par y mettre de la haine* ». *Dits et écrits III*, Gallimard, 1996, p. 708
